



extrait
du

***Journal
Intime
Collectif***

de la
ZAD



ejic.com / zad.nadir.org

Les règles du jeu du JIC

Les sessions du JIC sont ouvertes à tous ceux qui souhaitent apporter au moins un texte (en tête ou sur papier) . Il n'y a pas de spectateur. Pour y participer, il faut écrire un texte (ou plusieurs) décrivant une scène, avec dialogues (ou pas), observée dans l'espace partagé (*ici la ZAD*).

Les textes doivent répondre à ces contraintes:

- **décrire** des scènes ou paysages réels, des personnages anonymes;
- **être écrits** de manière strictement descriptive; (*pas de psychologie ou de jugement de valeur*) sans utiliser le pronom "je"; (-> *il ou elle etc.*)
- **être écrits** au présent;
- **être précédés** de la date, de l'heure et du lieu;
- **faire minimum** 3 lignes;

Au cours des sessions les textes sont lus et débattus à l'aune de la charte. Les textes rentrent ou pas dans l'œuvre collective.

NB :

Il y a beaucoup de choses qu'il est impossible de dire avec le JIC.

Des sessions sont régulièrement organisées sur la ZAD,

Ce recueil montre la vie quotidienne avant le début des expulsions (16 octobre 2012) et un peu après.

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.

Notre Dame des Landes / 44

LES TEXTES



Hiver 2011-2012, au début de la nuit.

Chemin du Sabot, autrement appelé « Champs Elysées ».

Elle marche sur le chemin. Il y a les deux rangées d'arbres sur les côtés qui encadrent le chemin. Sa frontale est toujours allumée. Il n'y a pas franchement de lune aunuitd'hui. Elle prend son temps.

Il y a un petit truc qui reflète la lumière de la frontale à un moment donné sur sa gauche. Alors elle tourne la tête et puis sa frontale éclaire l'objet. C'est un drapeau bleu, blanc, rouge, miniature. Il est planté dans une merde dessinée, en colimaçon.

Elle rit toute seule pendant cinq minutes.

Mardi ?/ ?/2012

Carrefour de la route des Fosses Noires et de la Paquelais.

Deux jeunes gens torsés nus, un garçon et une fille, mats de peau, tenant en laisse un minuscule chien noir, regardent passer une bande de clowns peinturlurés de toutes les couleurs, des vêtements bariolés, des seaux remplis de boue à la main.

- Qu'est-ce qui se passe ? Demande le jeune garçon.
- On va jeter de la boue sur les flics.
- On peut venir ?
- Bien sûr.

Les deux jeunes gens se mêlent au cortège qui s'engage sur la route des Fosses Noires. Un des clowns, les cheveux disparaissant sous une toque à grelots se met à chanter :

« On est fort et courageux
On sait compter jusqu'à deux »
Et les autres de scander :
« Deux ! Deux ! Deux ! »

- Le préfet est un fils de pute, continue le soliste, tous les hippies, il les bute !
« Bute ! Bute Bute ! »

Le cortège passe à côté d'une petite maison de plain-pied, avec de chaque côté des jardins clôturés. Une vieille dame en sort, claudiquant sur sa béquille, laissant dans son dos la télévision crachoter les nouvelles du jour.

- Alors c'est la guerre ? Demande la vieille dame à la bruyante sarabande.
 - Oui madame, répondent les clowns.
- La vieille dame lève son poing libre au ciel.
- Allez-y !

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.
Notre Dame des Landes / 44

**Une nuit de l'hiver 2012, tard.
Chemin du Sabot / 100 chênes.**

Il fait froid. Des personnes, à vélo. Un bruit d'hélicoptère. Les têtes se tournent. Sur la gauche, un faisceau lumineux éclaire du ciel. Les personnes s'arrêtent, la frontale s'éteint, observent l'hélico et son faisceau lumineux. Après quelques minutes, celui-ci disparaît vers le nord. La frontale se rallume, elles échangent quelques mots et reprennent leur route dans la nuit.

Mars 2012.

Les Ardillières.

Un petit garçon, la joue écrasée sur son poing fermé, le front collé à la vitre d'un bus d'enfants en cartable, regarde les champs kakis et humides défiler. Les autres enfants ont les yeux rivés sur des téléphones ou des bandes dessinées.

Le petit garçon dessine sur la vitre un visage souriant et d'un geste vif l'efface. Il a une ecchymose sous l'œil droit. Soudain, le bus ralentit, le conducteur du bus maugréé : « C'est quoi c'truc bordel ! »

Au carrefour, un homme en armure bleu nuit lui fait signe. Il y a beaucoup d'hommes en armure bleu nuit au carrefour, une bonne cinquantaine, avec des voitures et des fourgons garés un peu partout. Sur la rue qui file tout droit, d'autres hommes en armure encore, visières baissées, matraques en main, font barrage à une horde de gens cagoulés.

— T'as pas honte de ce que tu fais ? Qu'est ce que tu vas dire à tes enfants ce soir ? Tu sais que la gendarmerie mobile a été fondée par le Maréchal Pétain ?

Sur une rue qui part sur la gauche, les mêmes hommes en armure bloquent des gens qui leur chantent des slogans.

Dans le bus, les enfants s'agitent.

La plupart des hommes en armure ont la tête levée vers la maison au centre du carrefour. Deux personnes sans cagoule, plus éloignées, posent une caméra sur un trépied et pointent l'objectif vers la maison.

Le petit garçon lève les yeux et les écarquille. Sur le toit de la maison sept personnes sont assises et invectivent les hommes

en armure. Une des personnes sur le toit, un jeune homme aux cheveux longs, tient un drapeau noir à tête de mort blanche déchiré qui vole au vent. Avec un sourire à l'adresse du garçon, il lève le poing serré et lance un cri vibrant. L'enfant bondit sur son siège et lève le poing à son tour.

29/05/2012.

Une pièce de La Pointe.

Deux jeunes femmes couchées côte à côte dans un lit blanc. L'une a un oreiller dans le dos, de petites lunettes carrées, elle est plus fine que sa voisine.

La femme aux lunettes carrées lit à haute voix : « J'avais huit ans. Je dormais avec mes petits chats. Un chat a commencé à me lécher le minou. J'ai laissé faire. Ça a été un déluge d'extase. C'est alors que j'ai découvert ma vie sexuelle. »

Sa voisine, le nez sous son coude, s'endort. La porte s'ouvre, un homme, titubant, s'excuse tout de suite. La lectrice lui dit qu'il y a de la place dans la chambre s'il veut dormir. Il s'éclipse en laissant la porte entrouverte.

Des matelas aux autres coins. Des gribouillis sur le mur blanc expliquant : « Si nos vies n'ont plus de sens, c'est que nos rêves se résument à un bidon d'essence ». Le lit occupé par les filles est à l'opposé de la porte sous une fenêtre à trois volets. Entre le lit et le matelas, des sacs recouverts de vêtements aux étiquettes de grands couturiers.

Au loin derrière la fenêtre, les basses rythmées d'un concert pulsent. La porte vibre des éclats de voix empâtées et discordantes

La lumière de la pièce blanche.

Un Jour de Juin 2012. Bel Air.

Une femme chargée de sacs-poubelles s'agrippe à une échelle meunière, gravit quelques marches, arc-boutée, et débouche sur un grenier. Cinq ou six portants suspendus, chargés de vêtements, des cartons et des caisses remplis de chaussures jetées en tas, des étagères débordant de sous-vêtements éclairés par la porte grande ouverte qui donne vers le ciel.

La femme lâche ses sacs et s'exclame en s'approchant d'un teeshirt à rayures bleues qui tient au portemanteau par de très fins lambeaux de tissus. « Ah mon tee-shirt ! »

Un garçon surgit d'une pièce derrière elle et lui dit : « Je l'ai beaucoup porté celui-là. »

Elle : « Et moi je l'ai porté pendant vingt ans, ensuite c'est ma fille qui l'a mis mais comme il était trop déchiré... »

Lui : « J'aime beaucoup les trous, les vêtements déchirés... »

Quelques jours plus tard.

La femme rentre dans la maison : Une jeune fille est en train de lire recroquevillée sur son livre, un garçon gratte doucement une guitare, un autre dessine et une autre modèle une poupée en papier mâché. Une autre, aux dreads blonds délavés entortillés autour d'une coiffe mi-casquette mi-salopette-pour-bébé est entrain de broder. Elle se penche sur son ouvrage, le tee-shirt aux rayures bleues est entre ses mains, recouvert d'empiècements multicolores.

— C'est magnifique ce que tu fais.

— Je vais l'envoyer en Pologne, c'est pour ma sœur, elle adore les teeshirts à rayures bleues.

7/07/12.

La Gaité.

Sur le buffet au milieu de la cuisine, des grands saladiers avec du riz, du boulgour, des légumes cuits, de la salade. Des petits bols avec des sauces de toutes les couleurs. Des bouteilles d'huile, de condiments de toutes sortes. Un saucisson sur la planche découpé en fines rondelles. Entre le buffet et la fenêtre, une grande table entourée de personnes. Une fumée épaisse dans la pièce, des pétards qui tournent, la plupart des quidams présents ont un verre à la main. En bout de table, une femme grande, avec un bonnet rouge, un sweat à capuche kaki et un jeune homme au tee-shirt crasseux discutent.

— ... y avait aussi la question du soutien à Sylvain F., dit la femme, y'en a qui ont dit que c'est un connard mais du moment qu'il lutte, la question du soutien ne se pose même pas.

— Oh tu sais, des connards sur la Z.A.D. Y'en a beaucoup, répond le jeune homme, toi par exemple.

— Enfoiré. Bah tu vois, la viande que m'a donné ta mère pour toi, j'vais m'en faire un bon steak et me régaler.

— Tu sais quoi ? Je pense que ma mère a donné ce steak pour se donner encore un soupçon d'utilité et me rendre dépendant.

— Mais t'es un p'tit con. Ma mère, la dernière fois que j'ai fait une action clown dans la région où elle habite, elle m'a demandé de ne pas dire que j'étais sa fille, parce qu'elle est infirmière libérale et qu'elle est connue dans la région.

— Sans déconner ?

— Bah si. Pour pas menacer sa position sociale.

— Oh c'est horrible.

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.

Notre Dame des Landes / 44

— Et toi tu trouves le moyen de te plaindre parce que ta mère se déplace sur la Z.A.D. pour t'apporter de la viande. T'as quel âge ?

— 23 ans.

— T'es qu'un p'tit con !

A cette exclamation, tout le monde dans la pièce se retourne sur les deux interlocuteurs.

— Euh... dit le jeune homme, avec un rire de gêne en se frottant la tête, t'as trouvé comment le dernier film de Charlie Kaufman ? Pas mal non ?

Le 6 juillet 2012.
Carrefour des Ardillières.

Papy baisse sa vitre : « De toutes façons, votre truc, on y peut rien y faire. Un petit sourire, et la réponse fuse : « Arrêtez, les bretons, vous êtes des têtes de mules. Il y a quarante ans, leur centre nucléaire, ils l'ont remballé, non ? Et vous pourriez pas faire ça avec un aéroport ? »

L'œil du papy s'allume soudainement. « Mais c'est vrai ça ! Alors à demain ! »

Le 18 juillet 2012.

No Name.

C'est le matin. La fraîcheur de l'aube est loin. Elle sort de la caravane. Les pieds sont nus et l'herbe est chaude. Le soleil est haut. Elle pose ses pieds sur l'herbe, encore, l'un après l'autre. Les pieds sont nus, elle évite une ronce, poursuit son chemin, sur l'herbe. L'herbe est aplatie et persiste. Plus loin l'herbe a disparu. Elle pose son pied sur le sol argileux. C'est tiède, légèrement humide. Les pieds sont nus. Elle marche sur un animal géant endormi. Elle se met à marcher sur la pointe des pieds. C'est un peu mou à certains endroits. Elle s'arrête, pas longtemps, l'animal géant est toujours endormi. Elle murmure : « Est-ce une sorte de dragon? »

18 juillet 13h.

Périphérie Bellishrout.

Un chemin bosselé, bordé d'arbres, ornières allongées argileuses, plus ou moins mouillées, à droite un toit en taule à côté d'un car « Bibliobus », derrière, un champ de maïs, au fond un petit bois de chênes, au bout du chemin de ronces, une clairière, un carré de palettes posées sur des pneus et un homme dans un arbre.

Accroché à des cordes de couleurs qui enroulent l'arbre, il pend à cinq mètres de haut.

Un autre homme est derrière une banque en bois soutenue elle aussi par des pneus. Il ajuste une planche.

Le vent fait frétiler les feuilles des chênes et le lierre qui enserre tous les troncs.

Deux jeunes hommes, torsés nus, aux longues dreads blondes, débouchent du sentier de ronces.

— Do you speak english ?

L'homme derrière la banque sourit et émet un petit son.

— We are looking for blacks field, do you know where it is ?

L'homme dans l'arbre tend le bras vers une clairevoie de ronces.

— Thank's, disent-ils, et ils poursuivent leur chemin.

Le 18/07/12.

A Pimki.

« Voilà les fameuses tomates » dit l'homme en se penchant sur les plants à l'allure vigoureuse.

Les quatre autres personnes retiennent leur respiration.

— Ils sont beaux vos plants, mais vous voyez les petites taches noires ?

— On a surtout vu des tomates qui commencent, regarde là !

— Oui mais les petites taches noires, c'est le mildiou. C'est mort !

La plus jeune demande :

— Qu'est qu'on peut faire ?

— Il faut arracher les plants et les brûler. Tous ! Tout de suite !

Le 18/07/12.

Au No Name.

Elles arrivent. C'est la nuit. Tout est calme, il fait noir.
Elles entrent dans la première caravane, allument une bougie,
discutent quelques instants et s'endorment calmement.

Il fait jour. Le réveil se fait doucement... au rythme du lieu.

« Allez hop ! Debout ! » L'une marche d'un pas certain, l'autre
regarde où elle met les pieds. L'une prépare du café, l'autre se
roule une cigarette. Tranquillement. Tout est calme. Seul le
bruit du vent se fait entendre.

Puis, au loin, un bourdonnement, qui se rapproche. C'est un
hélicoptère. L'une ne bouge pas, l'autre regarde le ciel. L'une
explique à l'autre :

— C'est les flics qui viennent faire des repérages et nous
ficher, car oui, il paraît qu'on est des terroristes !

Le 20 juillet 2012, vers 18h.
Les Planchettes.

Une jeune fille avec une tresse et des lunettes noires descend d'un VTT gris qu'elle laisse devant un tas d'objets en fer, en plastique, en bois regroupés et formant une barricade. Elle pousse une porte en bois. Sur sa droite elle s'arrête devant une paire de baskets blanches. Sur le côté de chaque chaussure il y a une étoile entourée de deux mots anglais « All Star ». La jeune fille prend une des baskets et regarde la semelle où est inscrit le numéro 7.

« Eh merde ». Elle repose la chaussure. Elle se remet à marcher jusqu'à un camion d'où sort de l'herbe. Elle entre. A l'intérieur, il y a deux ordinateurs munis de deux claviers et deux chaises. L'une d'elle est occupée par une jeune femme qui porte un bandeau à fleurs sur les cheveux.

— Bonjour ! Dit la jeune fille.

— Bonjour ! Répond la jeune femme.

— Ça marche ? Demande la jeune fille.

— Bah... Bof, ça dépend ce que tu veux faire.

— Bon je vais tenter le coup.

— Bonne chance ! Dit la jeune femme avec un sourire.

Dix minutes plus tard...

— C'est looong... soupire le jeune fille.

— Et encore moi j'ai eu le malheur de vouloir regarder une carte, c'est l'enfer.

— Ah ouais dur dur.

Quinze minutes plus tard.

— Bon j'en ai marre, j'y vais, salut ! Dit la jeune femme.

— Ciao !

Cinq minutes plus tard...

— Hello ! Dit un jeune homme en passant sa tête dans le camion.

La jeune fille détourne la tête de l'écran qui indique « chargement » et répond :

— Hello.

— Is it working ?

— Hum... Yes but you should be patient cause it's very slow.

— Ok I'm gonna try.

Cinq minutes plus tard.

La jeune fille sort du camion entre dans une pièce un peu plus loin, monte sur une chaise, débranche et rebranche un boîtier blanc sur lequel est écrit « Livebox ». Elle rentre à nouveau dans la caravane et en ressort cinq minutes plus tard et dit en soupirant « Tu parles « deadbox ouais ... tss »

Elle croise un jeune homme qui lui demande.

— Ça marche ?

— Moi j'ai abandonné.

Le 24 Juillet 2012.

No-Name.

Après-midi. Chaud. L'air est immobile. Un ciel limpide filtre en petites taches bleues à travers le feuillage des arbres environnants. Le soleil charge l'atmosphère d'une lumière jaune. A l'abri, sous une bâche, trois personnes, immobiles, comme l'air.

Elles sont assises autour d'une table encombrée de divers objets : livres, nourriture, épluche-patate et autres tubes de peinture. Un homme se lève et se dirige lentement vers une grosse barrique en plastique noir et y plonge un tonnelet de vin en plastique marron ouvert sur vingt centimètres. Un clapotis se fait entendre. Le tonnelet remonte plein.

« Ça va être dur août. Au moins quand il pleut ça remplit les tonneaux. »

Le 24 Juillet 2012, 19h.
Dans le champ-mé.

Sur un petit coin d'ombre, cinq personnes étendues sur l'herbe, stylo en main, écrivent sur de feuilles blanches.

Quelques grillons chantent ainsi qu'un coq au loin. Au fond du champ quelques silhouettes sont courbées sur la terre labourée. Entre les deux groupes, un gros camion immobile entouré de pots de fleurs, de vélos, de bouteilles de gaz et relié à un car tout aussi immobile par une corde d'où pend du linge. Un peu plus loin, trois caravanes et une cabane jetées dans l'espace nu et vert du champ.

Une de ceux qui écrivent dit : « Je n'ai aucune inspiration, je vais faire un making-off de JIC. »

**Mardi 24 Juillet 2012, dans la soirée, vers 22h.
La Gaité.**

Une dizaine de personnes se retrouvent à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. L'ambiance générale est au calme. Le soleil apaise ses ardeurs et propage une lumière rougeâtre appelant des parfums de savane, appuyé par un vent chaud. Il laisse apparaître un fin croissant de lune reposé sur la cime des arbres. Une dizaine de personnes se trouvent à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Seul le maïs s'agite dans le pré.

17 aout 2012, 23h30.

La Gaité.

C'est la nuit. A l'intérieur de la maison, dans la cuisine, la minuscule chaîne hifi braille un vieil Aretha Franklin et la dizaine de personnes présentes fait trembler les murs en dansant.

Devant la maison, un couple se serre dans les bras l'un de l'autre en se parlant dans l'oreille. Juste derrière eux, un homme aux cheveux blancs chante et joue de la guitare, accompagné aux percussions par un gamin de 7/8 ans et par un garçon avec une crête sur la tête.

Juste devant la maison, un panneau blanc immaculé sur le sol. En grosses lettres rouges, précédé du rappel de quelques textes de loi, il est écrit : « PERMIS DE DEMOLIR »

Septembre 2012.
Les Planchettes.

La pluie mouille les barricades, l'herbe, l'amoncellement, les vélos renversés, les poubelles débordantes, les pieds nus sur la terre, et une basket blanche « all star » seule et délassée au milieu du petit chemin.

Premier jour de septembre 2012.
Entre la Gaité et la Chèvrerie.

Pour le moment, la chaleur monte dans les branches de maïs traversées d'une traite le matin, mouillé partout où l'eau se dépose. Un homme prend un premier chemin et revient sur ses pas là où son regard repose, il a déjà été ; Maintenant, il avance avec assurance dans une nouvelle direction. Il est passé partout. Dans un sens et dans l'autre. Et il s'éloigne de l'endroit. Sa cible se déplace, elle aussi : tantôt la branche roussie par un ciel mauve, tantôt un contournement du champ fréquenté en sillons. Il quitte un manteau de cuir sans s'arrêter.

**Un jour de septembre 2012, vers 15h.
Le Rosier.**

Une femme à vélo et un sac sur son dos arrive devant la maison. Elle descend de son vélo et salue en souriant les deux jeunes femmes aux cheveux courts attablées devant la maison.

- La machine est libre ?
- Oui, tu peux y aller. Tu veux un café ?
- Avec plaisir, répond la femme.

Elle entre dans la maison et quelques minutes plus tard s'attable avec les deux autres.

Mardi 4 septembre 2012, 17h.
Un champ près de la cabane de résistance.
Les planchettes.

Un premier cercle d'une dizaine de mètres de diamètre enserré d'un autre cercle incomplet et difforme d'être humains plus ou moins allongés.

Le soleil reprend sa première lumière du soir. Quelques un-es portent des lunettes de soleil. Le temps s'écoule, la parole passe d'un être humain à l'autre, mollement, des chiens aboient, se reposent et traversent le cercle. Des voix grognent, les chiens se dispersent.

Parfois une voix plus aigue presque sifflante prend le dessus, s'affirme. Quelque un-es se redressent.

— Si on veut que cela se passe autrement que d'habitude, c'est-à-dire qu'on ressorte de là sans avoir pris aucune décision, on pourrait peut-être, du coup, faire passer les questions techniques simples en début de l'ordre du jour.
Sans parler du fait qu'on ne va pas aborder les différents scénarios d'expulsion.

Quelque un-es s'étendent à nouveau. Le soleil caresse les yeux fermés.

Le temps s'écoule encore, quelques voix discordantes, le cercle se segmente, de petits cercles se forment. Le champ s'égrène d'être humains.

Une autre voix ferme s'élève :

— Puisqu'il y en a qui discutent entre eux, c'est que la réu est finie. Est-ce qu'on décide que la réu est finie ?

Le 4 septembre 2012.

Le Liminbout.

Illes arrivent dans le hameau. Illes ont les traits tirés. L'un d'entre eux dit : « On a enduré deux heures de réunion pour avoir trois numéros de téléphone. » Un couple leur tend un verre de Muscadet bien frais. Illes parlent d'expulsion et fausse alerte.

Dehors, un homme est au volant d'une voiture, la portière ouverte devant une maison aux portes murées.

Sur la grande porte est écrit : « Nos vies ne sont pas à murer
- Vinci dégage ! »

Samedi 15/09/12.

Le Liminbout.

Partout dans le jardin, des gens mangent et boivent. L'homme rentre dans la cuisine avec deux assiettes et deux couverts sales dans les mains. Dans l'évier, deux cuvettes, l'une avec de la mousse et l'autre avec de l'eau claire. Il lave dans le premier, rince dans le deuxième, et, pose le tout dans l'égouttoir.

Une femme rentre, avec une quinzaine d'assiettes sales dans les bras. Il la regarde et dit : « Tu vois, on est peut-être des gauchistes terroristes sans foi ni loi, mais au moins assume chacun notre vaisselle. » Et elle lui répond : « Merde, tu as raison. Tout ce que j'ai dans les mains, c'est que des copains à moi, rien à vous. »

Lundi 17 septembre 2012, 20h.

Les 100 chênes.

La voiture recule dans le chemin. Juste sur son passage, une carriole chargée de légumes, poussée par un jeune homme et deux jeunes femmes. La voiture s'arrête, et une femme et un homme en descendent.

— Besoin d'aide ?

— Non on va juste au Sabot. Vous voulez des légumes ? On a des super courgettes.

— Pas trop, par contre, tes carottes ont l'air belles.

— Ben tiens ça t'iras ?

— Je te prends quand même les petites courgettes.

La carriole repart doucement en brinquebalant et entre dans un chemin perpendiculaire.

Mercredi 19 septembre 2012, 10h30.

Champ de l'Épine.

Les rayons du soleil sont ras, les feuilles un peu dorées. Au loin dans le champ une douzaine de personnes sont courbées vers la terre, certain-es, fauche en main, d'autres accroupis, fouillant la terre de leurs mains. Des cageots se remplissent doucement de pommes de terre.

Un cri victorieux se fait entendre :

— Des patates ! Une ! Deux ! Trois !

— Eh ! Hèle une autre voix, t'es sûr que t'es sur le sillon ?

— Bah j'en sais rien, j'ai l'impression, mais je ne vois pas de patates là...

— On a tendu une ficelle quand on les a plantées mais c'était pas droit, alors peut-être que t'es pas dessus.

— Ah oui mais on les voit pas les pieds, où sont les pieds ?

— Tu peux pas les voir, c'est normal, comme elles ont eu le mildiou, on les a coupés.

Un peu plus tard, une femme court d'un bout à l'autre du champ avec une petite caméra et cri alternativement « ça tourne » et « coupé » ; les ramasseurs, dont certains portent maintenant des foulards, s'agitent et râlent. La femme dit alors : « Voilà, c'est fini tout le monde. »

**26 novembre 2012, aux alentours de 16 heures.
Forêt de Rohane.**

Quatre cent jeunes se trouvent dans le champ séparant la Rolandière de la Forêt de Rhoane.

Un nuage de gaz, une multitude de gens qui tousse, crache, se badigeonne le visage.

Un groupe de percussionnistes dont plusieurs crient : « Ah voilà la sambactiviste » arrive sur la zone aux sons entraînants de la batucada.

Les musiciens et musiciennes pénètrent dans le bois suivi des quatre cent personnes.

Le cortège se dirige vers un groupe d'individus casqués, flanqués de boucliers, armés de matraques et de pistolets qui portent dans leur dos l'inscription « gendarmerie ». Ils forment un cordon entourant les arbres. Des débris de bois jonchent le sol, des pelleteuses finissent de détruire une cabane à douze mètres de haut.

La foule au pas cadencé des rythmes de la samba, chante et danse, sourire aux lèvres devant au moins deux cents Gardes Mobiles. Ils envoient d'innombrables bombes lachrymo en tire tendu ainsi que des grenades assourdissantes directement dans les jambes des personnes qui reculent, toujours au rythme de la samba.

Lorsque le nuage de gaz se dissipe, le cortège revient faire face aux gardes mobiles.

Une personne demande à la formation de percussionnistes d'arrêter le jeu afin de pouvoir chanter.

Une cinquantaine de personnes se met alors à danser et chanter une chanson décrivant l'absurdité du projet

d'aéroport.

Un garde mobile range sa matraque, lentement, avec des gestes nets.

D'autres baissent les yeux.

Certains esquissent un clin d'œil.

Des personnes leur expliquent la manipulation dont ils font l'objet de la part de leurs chefs et des multinationales. D'autres dénoncent la destruction de la forêt et des cabanes et la violence faite aux gens qui y vivent et à toutes les personnes venues les soutenir.

Un des gardes mobiles dit : « Je suis d'accord avec vous, je n'ai rien à faire là. »

Puis, un ordre est donné et les Gardes Mobiles avancent tous ensemble et font reculer la foule hors de la forêt aux sons des grenades lacrymo, assourdissantes et de la samba.

Dimanche 16 décembre 2012. 14h-15h.

Champ « hors contrôle ».

Chblouc, Chblouc, Chblouc, des paires de bottes s'enfoncent dans la boue. Chblouc, Chblouc, Chblouc des milliards de traces de pas marquent le sol argileux.

Des palettes à la queuleuleu dessinent des chemins et des pontons sur cette mer de boue.

Des bâchent multicolores sont tendues sur des structures asymétriques. Des caravanes parsèment le champ.

De la fumée s'échappe du dessus d'une yourte blanche qui fait tâche. Des toiles battent et flottent au grès du vent. Quelques rayons de soleil se glissent entre les averses. Et.

Sans fin des filles et des garçons de tout âge se déplacent, Chblouc, Chblouc, Chblouc avec leur lot de boue, souriants, affairés, des outils ou des bouts de bois dans les mains, et tapant, sciant, clouant, attachant.

Non loin de l'entrée du champ, une demi-douzaine de personnes déploie un ensemble de bambous attachés entre eux par une multitude de courts bouts de ficelle bleue. Les bambous s'écartent et au fur et à mesure se révèle une structure de yourte sur laquelle d'autres personnes viennent attacher des couvertures rouges, roses, à carreaux, à fleurs, chaudes.

Dimanche 16 décembre 2012.

Champ « hors contrôle ».

Devant le chapiteau, une personne en croise une autre.

- Bonjour, comment va ?

- Très bien, je prépare un atelier d'écriture.

- Ah, c'est chouette, dans combien de temps ça commence?

- Maintenant.

- Super.

A quelques pas, une troupe s'anime autour d'une douzaine de palette posée au sol.

Un ballot de perches en bambou est déplié par quatre ou cinq humains. D'un coup, une yourte surgit, dessinant un abri.

Quelques temps plus tard, une bâche est posée sur le toit. Sous le chapiteau les stylos se mettent en mouvement.

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.
Notre Dame des Landes / 44